Document generated on 08/06/2025 2:12 a.m.

ETC

Peinture-peinture ou l'élargissement d'un territoire

Peinture-peinture, organisé par l'Association des galeries d'art contemporain (Montréal), conservateurs : René Blouin, Gaston St-Pierre, Édifice Belgo, Montréal. Du 6 juin au 11 juillet 1998

Martin Désilets

Number 44, December 1998, January–February 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/35436ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Désilets, M. (1998). Peinture-peinture ou l'élargissement d'un territoire / *Peinture-peinture*, organisé par l'Association des galeries d'art contemporain (Montréal), conservateurs : René Blouin, Gaston St-Pierre, Édifice Belgo, Montréal. Du 6 juin au 11 juillet 1998. *ETC*, (44), 39–43.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MONTRÉAL

PEINTURE-PEINTURE OU L'ÉLARGISSEMENT D'UN TERRITOIRE. VERS UN NOUVEAU PACTE AUTOUR DU NOM DE LA PEINTURE ABSTRAITE ?

Peinture-peinture, organisé par l'Association des galeries d'art contemporain (Montréal), conservateurs : René Blouin, Gaston St-Pierre, Édifice Belgo, Montréal. Du 6 juin au 11 juillet 1998

Le cinquantième anniversaire de *Refus global* aura été souligné de nombreuses façons. Sans conteste, l'un des événements les plus marquants de ces célébrations aura été la tenue de l'exposition *Peinture-peinture*, consacrée aux « actualités de la peinture abstraite ». À la mesure de ses ambitions, l'événement était de très grande envergure. L'occasion nous aura été donnée, selon l'expression même de l'un des organisateurs-commissaires de l'événement, de dresser un « constat de ce qui se fait sur le territoire de la peinture abstraite »[1]. Dans la foulée de cet événement, dont l'accueil a été généralement plus que favorable, beaucoup de choses ont été dites autour de la peinture et de la peinture abstraite en particulier. Devant l'immensité du projet *Peinture-peinture* et le poids des enjeux qui le sous-tendent, devant les nombreux défis auxquels semble confrontée la peinture et/ou le genre abstrait, on est amené à penser que beaucoup reste encore à dire à ce sujet. Les questions abordées dans ce texte débordent certes le cadre de cet événement majeur. Toutefois, elles ont surgi avec plus d'acuité devant une ou des œuvres en particulier et ce, à cause du « territoire » dans lequel l'exposition les situait. C'est donc à cet événement en général et à la problématique qu'il entr'ouvre que nous nous intéresserons ici, plutôt qu'à chacun des cas particuliers dont il est la somme.

Michel Boulanger, *L'effondrement des habitats*, 1998. Huile sur toile; 160 x 200 cm. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

En visitant les différentes salles de l'exposition, devant telle ou telle œuvre, on aura tous entendu quelques murmures circuler autour d'un même type d'interrogation : est-ce bien de la peinture abstraite ? Et tout d'abord est-ce bien de la peinture ? Cela ne relève-t-il pas davantage de l'installation ? Voire de la sculpture ? Face à ce genre de questionnement – et devant l'œuvre de Stéphane Gilot en particulier – Bernard Lamarche concluait son article intitulé *Peintures hybrides* en disant : « Pas de la peinture, vous dites ? Allons donc, avec l'effet que cela procure, venez nous dire que cette question importe encore. »[2]

On peut penser, à l'instar de M. Lamarche, qu'une telle question, *en soi*, importe finalement assez peu. Néanmoins, dans ce contexte particulier qu'était l'exposition *Peinture-peinture*, il est difficile de se résoudre à la considérer sans importance ou impertinente. Rappelons que *Peinture-peinture* interpellait de façon très nette, non seulement la peinture, mais ce genre particulier de la peinture qu'est l'abstraction. L'affiche annonçant l'événement est à ce sujet sans équivoque. En lançant une convocation à « la peinture abstraite en particulier », en s'intéressant à un objet défini *a priori* comme étant le « territoire de la peinture abstraite», on soulève inévitablement la question de la limite, du genre et de son territoire.

S'il y a un reproche que l'on ne peut adresser aux organisateurs-commissaires de *Peinture-peinture*, c'est celui de s'en être tenu à une définition trop stricte de la peinture abstraite. On conviendra d'ailleurs qu'il serait absurde de chercher à tracer une limite franche et définitive entre figuration et abstraction, ou encore de chercher à définir ontologiquement l'une ou l'autre de ces catégories. À ce sujet, Marcel Duchamp disait d'ailleurs avec beaucoup de justesse qu'« un tableau abstrait peut fort bien ne pas paraître abstrait du tout dans cinquante ans ».[3] Ceci étant dit, le constat que semble poser *Peinture-peinture* est

celui d'un élargissement du territoire de la peinture abstraite, ce qui en sous-main présuppose une élasticité de la catégorie qui est ici en jeu. Selon ce qui est avancé dans le texte de présentation de l'événement, la peinture abstraite emprunterait désormais « aux deux univers [abstrait et figuratif] profitant même souvent de leurs plus ambigus retranchements ». Le renouvellement du genre s'opérerait donc, positivement, à travers l'emprunt d'éléments qui, traditionnellement, lui étaient extérieurs et même dont il devait être purgé. Est-ce là un signe de renouvellement du genre ou celui de son étiolement ? Et en définitive, n'y a-t-il là qu'une question de point de vue ? Le véritable problème n'est pas là. Il réside plutôt dans ce paradoxe dont *Peinture-peinture* est porteur : l'événement entend « célébrer » la vitalité de la peinture abstraite alors que les prémisses même de celui-ci semblent remettre en cause, purement et simplement, l'existence de la catégorie « peinture abstraite ».

Quelles seraient les conséquences d'une inclusion définitive et complète de ces « nouvelles formes picturales » (qui empruntent à l'univers de la figuration et de l'abstraction, voire à d'autres univers) sous le vocable générique de « peinture abstraite » ? Il y a fort à parier que devant ce nouveau et vaste territoire, afin de s'y retrouver, on veille à créer de nouvelles sous-catégories. Nous pourrions alors recourir à des expressions telles que : la peinture-abstraite-figurative, la peinture-figurative-abstraite, la peinture-abstraite-abstraite, la peinture-peinture-abstraite-abstraite, etc. Cela, vous en conviendrez, ne nous avancerait guère. Si la peinture abstraite n'existe bel et bien plus dans la querelle de pensée entre les « abstraits » et les « figuratifs », si elle emprunte désormais aux deux genres, on est alors en droit de se demander si nous ne devrions pas tout simplement laisser tomber la catégorie « peinture abstraite ».

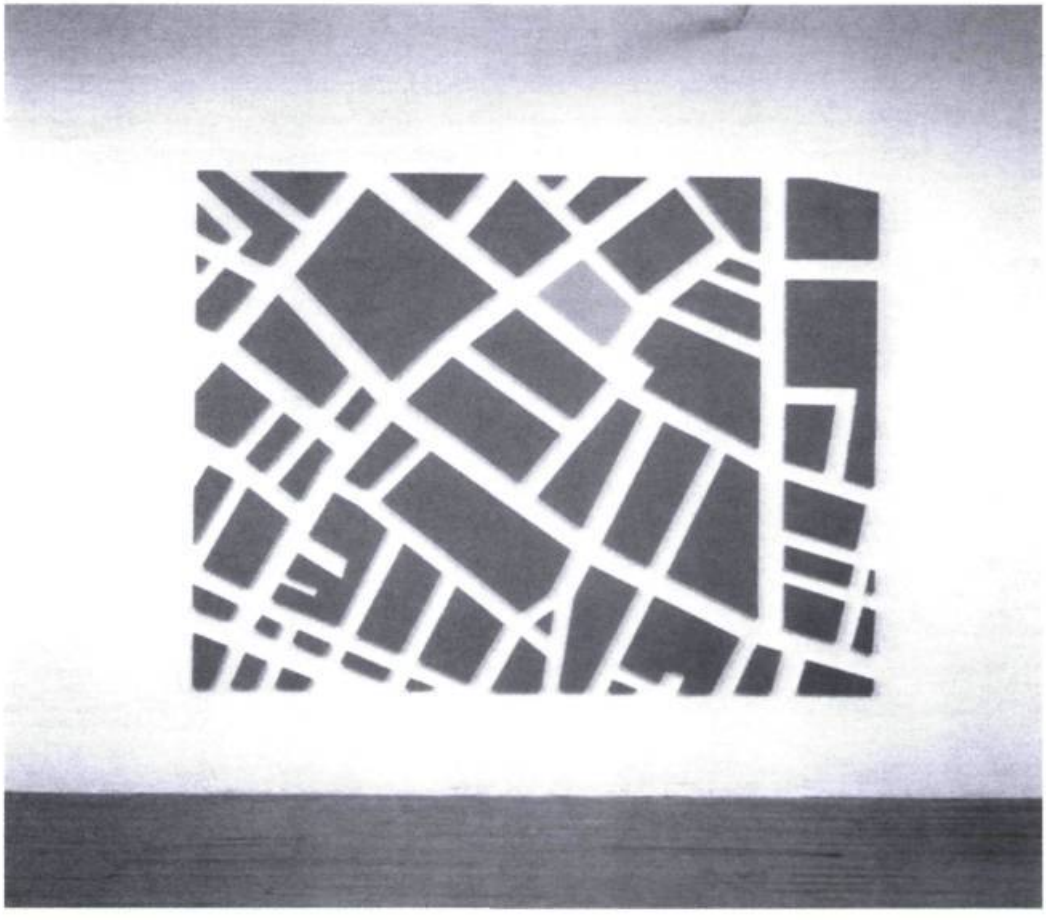
On n'insistera d'ailleurs jamais assez sur le fait que l'abstraction porte en son sein un lourd héritage historique (moderne), dont elle a peine à se détacher. Depuis ses origines, datant du début du siècle, et encore aujourd'hui, une large part de la peinture abstraite tire sa légitimation d'un discours que je qualifierais de « théologico-spirituel ». Rappelons, pour ne donner que quelques exemples, que trois des principaux fondateurs de la peinture abstraite, Kandinsky, Mondrian et Malevitch, ont respectivement été influencés et inspirés par la doctrine spiritualiste, la Théosophie et le mysticisme. Plus près de nous, dans les années '50, Ad Reinhardt, Yves Klein, Barnett Newman, pour ne nommer que ceux-là, s'abreuvaient tous à quelques hautes valeurs spirituelles et métaphysiques. On retrouve encore aujourd'hui de nombreuses traces de l'influence de ces discours... en terre de la peinture abstraite plus fréquemment qu'ailleurs.

L'invocation du qualificatif « abstrait » accolé à la peinture entretient un lien filial avec cet héritage de la modernité auquel, à gros traits, nous venons de faire allusion. *Peinture-peinture* s'établit d'ailleurs explicitement en filiation avec Borduas et *Refus global* (au cas par cas, néanmoins, cette filiation est beaucoup moins nette). L'idée d'une perpétuation de la catégorie « peinture abstraite » reste problématique tant que ne seront pas fait un examen approfondi et une réinterprétation de cet héritage en fonction de la situation dite post-moderne qui prévaut actuellement. Si les grands récits téléologiques et orthodoxes sont bel et bien achevés, il importe de repenser la peinture abstraite en dehors de ces récits, ce qui a déjà été tenté mais qui, jusqu'à ce jour, ne nous a pas réellement convaincu.

Autour du *ready-made* duchampien, Thierry de Duve disait que « l'enjeu de la tradition que Duchamp aban-

Stéphane Gilot, *E(A)ntre, dévers*, 1998. Bois, feuilles de plâtre, argile et gouache. Photo: Jacques Boileau.

Yvonne Lammerich, *Two Lips*, 1998. Acrylique, verre, lumière naturelle, métal, gypse. Photo: Denis Farley.



Francine Savard, *Promenade en 56 tableaux*, 1993. Acrylique et encre sur toile; 182, 9 x 243, 8 cm. Plan parcellaire du quartier du Marais à Paris. Photo: Paul Litherland.

donne pour nommer art un objet quelconque aura été le nom de la peinture, le pacte incertain qui lie l'artiste et son public autour d'un jugement : ceci est un tableau, cela n'en est pas un.»[4] *Peinture-peinture*, en professant la vitalité de la peinture abstraite, nous invitait à dire devant chacune des œuvres : ceci est une abstraction, ceci appartient bel et bien au territoire de la peinture abstraite. Un nouveau pacte autour du nom « peinture abstraite » nous a donc été proposé. Mais le choix même de ce nom était peut-être inapproprié. Une catégorie à ce point limitée peut-elle rendre justice au territoire quasi illimité qu'elle prétend désormais recouvrir ? Le concept est peut-être moins élastique que ce qu'il veut désigner.

Tout au long de son histoire, le « nom » de la peinture aura été mis à rude épreuve... *a fortiori* celui de la peinture abstraite. Mais qu'en est-il, aujourd'hui, de ce genre et de ce « nom » ? *Peinture-peinture* aura tenté de fournir une réponse. Une invitation à célébrer la vitalité de la peinture abstraite aura été lancée. Une profession de foi dirigée vers le genre abstrait en général aura été prononcée. Devant nombre des cas particuliers dont *Peinture-peinture* était la somme, néanmoins, — et en dehors de tout acte de foi — une interrogation surgit inévitablement, non pas autour de la peinture abstraite en général, mais autour d'un passage possible de la peinture, fut-elle « abstraite », vers ce que Thierry de Duve (encore lui) a appelé « l'art en général ».[5] Cette dernière catégorie, élastique à l'infini, permettrait certainement d'englober tout ce que *Peinture-peinture* nous a présenté comme appartenant au territoire de la peinture abstraite... mais elle nous prive également d'une occasion de célébrer, ou appelle à d'autres célébrations.

MARTIN DÉSILETS

NOTES

1 René Blouin, dans l'article de Stéphane Aquin « Formule un » *Voir*, édition du 4 au 10 juin 1998, p. 96.

2 Bernard Lamarche, « Peintures hybrides », *Le devoir*, 20 et 21 juin 1998, p. B-9.

3 Marcel Duchamp, *Duchamp du signe*, Flammarion, Paris. 1975. p. 169.

4 Thierry de Duve, *Nominalisme pictural*, Éditions de Minuit, Paris, 1984, p. 4 de la couverture.

5 De nombreux ouvrages de Thierry de Duve interrogent ce passage du spécifique (la peinture) vers le général (l'art en général). L'auteur s'intéresse toutefois davantage à l'introduction du « non-art dans le champ de l'art », notamment à partir du cas de Marcel Duchamp, plutôt qu'aux différents phénomènes d'hybridation dont il est ici question.

André Fournelle, *L'ombre rouge*, 1998. Performance à la Chapelle de la Salpêtrière, Paris, novembre 1998.